

PAUL VALÉRY

CAHIERS  
1894-1914

III

ÉDITION INTÉGRALE  
ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
SOUS LA CO-RESPONSABILITÉ DE  
NICOLE CELEYRETTE-PIETRI  
ET JUDITH ROBINSON-VALÉRY

PRÉFACE  
DE JEAN STAROBINSKI

*nrf*

GALLIMARD









*Avec la collaboration, pour ce volume, de*

MONIQUE ALLAIN-CASTRILLO

MICHÈLE AQUIEN

SERGE BOURJEA

JEAN CELEYRETTE

MARIA TERESA GIAVERI

PAUL GIFFORD

JEANNINE JALLAT

HUGUETTE LAURENTI

FLORENCE DE LUSSY

ROBERT PICKERING

RÉGINE PIETRA

JÜRGEN SCHMIDT-RADEFELDT

BRIAN STIMPSON

*ainsi que de Jean-Pierre Chopin et Jean Hainaut.*



## PRÉFACE

Une lettre à André Gide nous l'apprend : au début de l'été 1900, après le voyage de noces en Belgique, Paul Valéry a entrepris la « dictée en clair » à sa femme des notes destinées à former « le recueil de ses *Questiones* ». <sup>1</sup> Mais il a bientôt fallu interrompre « l'utile travail ». Était-ce le commencement d'un ouvrage ? Un recueil de questions a-t-il chance de former un livre ? Dans la pensée de Valéry, un « lecteur éventuel » se profilait pour être aussitôt éliminé : ce lecteur « s'embêterait ». Il ne s'agit encore que de trier et de classer les matériaux de quelques années, de regrouper les principes acquis, de signaler les problèmes qui devront encore être affrontés. C'est donc, en attendant mieux, une mise à jour des travaux préparatoires. Ce recueil, cet engrangement des matériaux ne marquent aucune halte. Simultanément – Valéry le signale à son ami – la réflexion progresse sur la « théorie du verbe » : « Il me semble en tenir le principe ». <sup>2</sup> Mais l'« invention d'une langue symbolisant les opérations de l'esprit » <sup>3</sup> est loin d'avoir abouti. Valéry en est encore (en restera toujours) aux sigles et aux formules à usage personnel et il sait que la science, qu'il prend pour modèle, universalise son langage, même si elle le fait, d'abord, pour le petit nombre des bons entendeurs. Quant à lui, Valéry persévère dans les études, dans les essais d'une science nouvelle : celle-ci sait fort bien ce qu'elle veut dépasser, mais elle délibère sur son statut, sur ses dénominations possibles.

Est-ce *écrire* que tout cela ? Non. Ces papiers sont « les monuments » de ses « difficultés ». <sup>4</sup> Mais c'est faire beaucoup mieux que d'écrire, en affrontant une tâche plus difficile.

Pourtant, Valéry n'a pas renoncé à écrire. Dans la lettre du 29 août 1900 à André Gide, il réserve le terme pour l'œuvre littéraire concomitante, qui progresse difficilement : « D'autre part, j'écris rarement ou récris une phrase du

1. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 370 (29 août 1900).

2. *Ibid.*

3. *C, 1894-1914*, éd. intégrale, t. I, p. 144.

4. *C, C.N.R.S.*, I, p. 882.



début d'*Agathe*. C'est bien dur. Mais où il n'y a pas de gêne, il n'y a pas de plaisir à écrire. »<sup>5</sup> Écrire, c'est produire un « changement de configuration »<sup>6</sup> entre les mots tels qu'ils sont imposés par le langage. Les « *Questiones* », elles, sont les réflexions d'un esprit qui s'est dégagé du « langage commun », des concepts flous qu'il véhicule, des « matériaux impurs » dont se contentent les philosophes, les psychologues et la plupart des littérateurs. Valéry ne voudrait pas ressembler à ces esprits trop aisément satisfaits : aucun d'eux n'a eu « la préoccupation d'établir aussi rigoureusement que possible la correspondance des mots et des phrases à des faits intérieurs. »<sup>7</sup> Établir cette correspondance, c'est là le principal de son travail : il en est encore à dresser tables et règles de correspondance, sans savoir s'il réussira. Et faute d'y réussir, ne vaudrait-il pas mieux se taire ? « -- Ce que je puis de moins en moins comprendre – c'est qu'on puisse parler, parler, parler (écrire, écrire, écrire –) tout à coup sur des faits particuliers sans s'arrêter d'abord – assez – pour avoir envie d'*aller au fond*..... Et s'il n'y a pas de fond, se taire. »<sup>8</sup>

Si l'on tient que les questions les plus « profondes » sont situées au delà de la région des écritures, la conséquence est évidente : c'est le silence. Pourtant Valéry ne quitte pas ses Cahiers. Quand il en parle à ses amis, il ironise. C'est sa « psychomanie »,<sup>9</sup> ce sont ses « notules ». <sup>10</sup> Ne serait-il pas possible d'étendre aux faits mentaux le champ d'application de la topologie, ou de la thermodynamique, ou de la géométrie analytique (« la théorie de la construction des cartes géographiques, c'est-à-dire des transformations des figures »<sup>11</sup>) ? On se retrouverait en terrain sûr, aux côtés de Faraday, Maxwell, Riemann...

Le travail d'écriture – *Agathe* – recueille ses éléments dans la non-écriture ou la pré-écriture des *Cahiers*. « La pensée est un recul *sur* l'écriture. »<sup>12</sup> (Cela fut déjà le cas, on le sait, pour *La Soirée avec Monsieur Teste*.) Dans les *Cahiers*, une conscience séparée, en état d'extrême vigilance, s'efforce de dominer et d'analyser tous les états de la conscience. Un cas d'espèce s'offre à la mise en œuvre dans une manière de fiction : la conscience d'une dormeuse que n'atteint plus aucune sensation externe. Comment se perçoit-elle ? Comment éprouve-t-elle sa « self-variance » ? Comment, en elle, interviennent substitutions et

5. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 370.

6. *C*, 1894-1914, t. II, p. 280.

7. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 370.

8. *C*, II, p. 309.

9. À Gustave Fourment. *Correspondance Valéry/Fourment*, p. 141.

10. À André Gide.

11. À André Gide. Lettre du 29 août 1900, *éd. cit.*, p. 370.

12. « Mars 00 », p. 312. Des références de ce type renvoient à la pagination du présent ouvrage.

transformations? Le contenu de cette expérience de privation sensorielle, où le monde est supposé hors jeu, se profère du dedans, au fil d'un monologue à la première personne, comme traduit du silence. Un cycle est mis en mouvement. Et l'hypothèse de Valéry consiste à faire de ce cycle un objet déterminé pour une conscience résiduelle: celle-ci, dès lors, devenue spectatrice, pense et sort du sommeil: « Alors, peut-être, ce cycle deviendrait pour elle une chose stable, un monde régi par une loi simple et certaine, un objet de plus en plus étranger – et par rapport auquel elle va tenter de *penser* – et s'éveille. »<sup>13</sup> La fiction d'*Agathe* prend fin à l'extrémité du sommeil, au point d'émergence de la conscience vigile – c'est-à-dire qu'elle débouche sur l'état même où, entre la nuit et le jour, s'accumulent, sur la page des cahiers, en ordre épars, les matériaux dont certains pourront servir à retracer la nuit d'une conscience séparée du monde... Un autre cycle apparaît, qui entraîne le jour à la suite de la nuit.

Dans les notations des *Cahiers*, un regard distinct a pris le recul nécessaire pour que tout ce qui s'offre à l'expérience « naturelle » – sensations, sentiments, idées, angoisses – devienne chose vue d'en face, thème offert à l'analyse. La condition préalable est d'abolir toute connivence entre le regard observateur et la chose observée, d'obtenir « l'élimination mécanique du sentiment personnel ». <sup>14</sup> Dispositif tout provisoire. Car Valéry ne tardera pas à s'apercevoir qu'« il faut rendre l'observateur présent »: « L'observation même est, d'abord, une réaction de la chose observée ». <sup>15</sup>

Longtemps, dans les *Cahiers*, le système se profilait, programmiquement, au futur: c'était la principale tâche à venir. Mais très tôt, également, le système a fait l'objet d'un récit au passé ou au futur antérieur. La note, sur la page, rappelle ce qu'aura été l'espoir, quelles circonstances l'avaient suscité, quels résultats semblaient en vue... Là, des buts désignés, des devoirs définis: quelque chose comme un plan de bataille. Ailleurs, l'histoire d'une aventure résolue, dont les idées directrices méritent de n'être pas oubliées ou d'être reprises. Le ton de la narration, au demeurant, n'est pas sans ambiguïté: souvent le système y est mis, en quelque sorte, entre guillemets, comme une citation. Mais ce même dispositif de relation historique, à l'exemple du début du *Discours de la méthode*, peut faire office de préface. Ainsi en va-t-il des premiers textes dictés, et de plusieurs autres encore, où l'on décèle quelque apprêt oratoire: « Je n'ai pas pu supporter de ne pas commencer par le commencement. » <sup>16</sup>

13. C, III, p. 106.

14. « 2 », p. 138.

15. C, VIII, p. 34.

16. « June 99 », p. 247.

La tâche est considérable. Quelques termes reviennent avec insistance : ce que Valéry souhaite, c'est définir, diviser, réduire, traduire, représenter. Et s'il se peut : quantifier. Car si un système est possible, qui représenterait toute la vie mentale, ses énergies et ses fonctions, ses équilibres et ses transformations, ses interactions avec le corps et le monde, cela n'est réalisable que par des moyens aussi solides que ceux auxquels les mathématiques, la physique, la géométrie doivent leurs récents progrès. Le nombre, ou à défaut le rapport, est le contraire du bavardage. Il est garant de pureté. Il devrait se prêter aux combinaisons qui le rendront « plus subtil », c'est-à-dire plus apte à maîtriser un certain ordre de phénomènes jusque-là réputés insaisissables. Valéry admire les théories de la physique moderne qui n'ont pas seulement offert un modèle de fonctionnement, mais qui ont été sources de pouvoir (pour qui avait cure d'en chercher les applications techniques, ce que Valéry tient pour facultatif). La physique, à partir de Galilée et de Descartes, s'est construite en écartant les *qualités*, ou en les réduisant en substance étendue, en « figure et mouvement ». Or ce sont des qualités – sensations, images, etc. – dont Valéry souhaite capter la forme, jusqu'à la soumettre à la loi du nombre, ou jusqu'à les réduire à ce qu'on peut en dire en toute rigueur. Observons qu'à partir d'un souci indéniablement moderne, Valéry ranime, à sa manière, les calculs que la physique pré-galiléenne, aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, dans les collèges d'Oxford ou de Paris, tentait d'appliquer à la variation des qualités, à leur « intentio » ou à leur « remissio » sans pouvoir les mesurer adéquatement. Par d'autres aspects, la recherche de Valéry (J. Robinson-Valéry l'a montré) ressemble à celle de la philosophie analytique. Cependant que, dans sa défiance à l'égard du « psychologisme » et du « physiologisme », sa pensée se prête au rapprochement avec certaines pages de Husserl. Ce que Husserl dénomme *epochè*, réduction phénoménologique, Valéry l'accomplit à sa manière – la référence à Descartes étant commune aux deux auteurs. En bien des notes s'annonce une analyse des « vécus intentionnels », des « champs » et des « horizons » de conscience.<sup>17</sup> Valéry connaît diverses méthodes, les essaie tour à tour, en cherche d'autres encore – au point de substituer à l'idée de système celle de méthode. Mais la méthode, elle aussi, est encore en chantier : on le devine à la manière dont Valéry note ce qu' « il faut » entreprendre, ce qu' « on doit » poursuivre, ce qu'il convient de ne « pas oublier », ce qu'il reste à « chercher ».

Ce serait une erreur de croire, toutefois, que nous ne trouvions, dans les *Cahiers*, que les préparatifs du système, ou les réflexions d'après-système.

17. Un convaincant rapprochement avec Sartre a été proposé par A. E. Pilkington : « Valéry and Sartre: The Nature of Consciousness », *French Studies*, XLIII, 2, avril 1989, p. 182-194.

Valéry est passé aux actes. Il va plus loin que les préliminaires. Il formule des définitions. Il pose des théorèmes et entreprend d'en développer les conséquences. Nombreuses sont les phrases généralisantes commençant par le mot *tout* (« *Tout a est xyz* » étant la formule type de la décomposition). Nombreuses, également, sont les questions logiques sur le sens du mot *tout*. Et le signe d'égalité, si fréquemment employé, n'est pas le seul symbole logico-mathématique manié par Valéry. L'impératif méthodologique n'est donc pas resté lettre morte: « Le système consiste à traduire dans un langage homogène, *réaliste* quant à l'esprit, et à opérer sur ces données... ».<sup>18</sup> Les inventaires, les listes, les tables plus ou moins homogènes, seront bel et bien établis, à charge d'être révisés et complétés. « Déterminer le dictionnaire et les opérations »,<sup>19</sup> Valéry n'a pas omis de l'entreprendre. Et il s'est bien mis en chemin pour satisfaire l'injonction qu'il avait lui-même formulée dans sa plus grande amplitude: « Les opérations doivent être à expansion totale, à toute puissance de façon à donner d'abord l'ensemble des résultats possibles étant donnés les éléments en présence. »<sup>20</sup> Que de postulats, que de dérivations nécessaires sont nettement formulés: si je pose que ... je puis ... alors, etc. La déduction se met en mouvement. Mais Valéry n'était pas fait pour les travaux exhaustifs. Que de fois aussi, en effet, la déduction s'ensable, ou s'interrompt net, ou aboutit à une série de questions dont les réponses sont remises à plus tard. En juin 1901, Valéry écrit à Gide:

De temps à autre, une résolution se pose. Et selon ma coutume, je la vois de suite sous les espèces de l'oubli. Je ne commence pas moins à la mettre en vigueur, sûr que moi ou quelque autre chose va l'interrompre.

Ainsi, j'ai écrit tantôt au haut d'une page: *Définitions*. Ce titre m'a suscité quelques difficultés. D'où six à huit lignes sur l'éternel livre de notes toujours béant. Je reviens à ma page blanche, et j'écris une demi-douzaine de définitions de mon cru. Là j'ai été interrompu. Je me suis levé avec le sentiment que c'en était radicalement fini d'un travail très utile, au besoin, pour me reconnaître dans mes fouilles.

Le fait est que je n'y retouche pas. Mais j'en suis heureusement venu à ne plus compter que le moment présent, de sorte que je laisse chaque jour derrière moi une page que je ne retourne, en général, plus.<sup>21</sup>

18. « 2 », p. 129.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

21. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 382.

Comment développer un « langage homogène » en une série de moments discontinus ? Comment surtout stabiliser le dictionnaire ? Comment assurer une progression, des enchaînements, une « marche » vraiment systématique ? Comment construire une « géométrie du tout », quand on est soi-même voué à l'inégalité<sup>22</sup> et à l'interruption ? Il faut recommencer indéfiniment ce qui aurait dû marquer, dans l'existence, l'unique et décisif Recommencement. La fatalité du RE- vient ainsi s'opposer à la volonté du système... « La pensée est une rature indéfinie »<sup>23</sup> : la rature, toutefois, n'établit pas de texte *ne varietur*. Dans la même lettre à Gide, Valéry poursuit : « Ce qui survit à ce calendrier, je l'estime, car c'est demeuré dans ma tête. Avoir été frappé de ce qu'on a fabriqué, au point de le retenir, c'est une sorte de signe, en somme. »<sup>24</sup> Momentanément – c'est-à-dire jusqu'au moment où Valéry les classera pour y puiser, *tels quels*, les matériaux de livres non systématiques –, les *Cahiers* resteront un recueil d'illuminations sans lendemain. Sans autre lendemain que Paul Valéry lui-même, simplifié par ses refus, enrichi et fortifié par ses transactions internes, construit par les vestiges laissés derrière lui. Beaucoup plus tard, Valéry notera : « Je ne fais pas de 'système' – Mon système – c'est moi ».<sup>25</sup>

« Au commencement était la fable »,<sup>26</sup> écrit Valéry à propos de la cosmogonie exposée par Edgar Poe dans *Eurêka*. Or c'est dans une fable cosmogonique que Valéry évoque l'événement – la nuit de Gênes, en octobre 1892 – qui vit naître un moi séparé :

*Après tout – JE suis un système terriblement simple, trouvé ou formé en 1892 – par irritation insupportable, qui a excité un moi n° 2 à détacher de soi un moi premier, comme une meule trop centrifugée, ou une masse nébuleuse en rotation*<sup>27</sup>.

Ce moi premier, ce moi pur, c'est un regard et c'est un pouvoir. Il échappe au trouble. Il prend possession de soi pour contrebattre les sentiments – angoisse,

22. *Op. cit.*, p. 354 : « Le vrai nom de cet ennui qui m'enraye continuellement, est irrégularité de ma force et mon humeur. Mes moyens sont fantastiquement différents suivant les instants »... et p. 366 : « Et moi, mon opinion vraie sur moi ? V. est un être inégal, extrêmement sensible, qui ne se fera jamais à l'idée d'être ce qu'il est, à un certain moment ; et qui se débine continuellement au milieu de la sensation incessante de n'avoir pas dit son 'dernier mot'. »

23. *C*, 1894-1914, t. II, p. 193.

24. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 382.

25. *C*, XXVI, p. 438.

26. « Au sujet d'*Eurêka* », *Œ*, I, 867.

27. *C*, XVI, p. 45. Citant ce passage, James Lawler parle de « métaphore laplacienne » (*Edgar Poe et les poètes français*, Paris, 1989, p. 63).

« maux imaginants et imaginés » – qui tourmentaient le moi antérieur, désormais replacé au rang de moi second, subordonné, tenu en vue. Les affects et les images obsédantes, réduits à n'être que ce qu'ils sont, perdent la haute main. Désormais prévisibles, ils sont domptables. Et l'œil qui les surveille se sait regardant. Argus veille de tous côtés. On lit, dans un cahier de 1900 : « La conscience nous montre la pensée en tant que pensée. Donc, elle dégage à chaque instant celui qui pense de chaque pensée particulière. [...] Elle l'engage de suite à supposer ou à figurer toute autre combinaison des mêmes termes, ou même de termes entièrement différents. »<sup>28</sup> On voit avec quelle promptitude *engager* fait suite à *dégager*. De la réalité constatée à la possibilité clairement figurée; – de la vue des combinaisons possibles à l'exercice d'une maîtrise, l'assurance renaît de se tenir en main. (Presque au même moment, Valéry lit *Lucien Leuwen* avec ravissement). Dans un cahier de 1899, un projet de monologue trace en raccourci une voie de guérison, où l'« analyse des idées » constitue l'étape centrale. Dans la séquence schématiquement évoquée, l'analyse est bien l'*organon* d'un savoir : c'est pour une fin qui n'est pas la connaissance, ni la domination technique des objets extérieurs, mais « le calme » :

Monologue. 1. Trouble, indécision – malaise – accusation intérieure.

2. Analyse des idées qui se fortifie et met en contact désintéressé avec la chose.

Filtrage, dialyse, calme.<sup>29</sup>

Le calme viendra-t-il? Certes non. Sauf pour rimer avec le mot palme. Les fins que l'on espère atteindre sont des fables, autant que l'origine des mondes. Plus tard, Valéry comparera le moi pur au « centre de masse d'une bague ou d'un système planétaire ». <sup>30</sup> Ce qui est sans substance peut revendiquer la permanence et la constance, plus incorruptible que la plus incorruptible substance. « Le moi pur est comme la formule du Dieu. »<sup>31</sup> Toute réflexion suppose un point fixe (faute duquel il n'y aura pas réflexion mais images brouillées, mouvement multipliant du mouvant). C'est un postulat nettement exprimé dans l'un des cahiers de 1899-1900 : « Le 'moi' est supposé fixe [...] Le moi est ce par rapport à quoi s'opère le changement des états, le groupement des notions,

28. « Dicté à *Jeannie* », p. 41.

29. « End-june 99 », p. 198.

30. « Note et digression », *Œ*, I, 1228.

31. *C*, VI, p. 45.

etc. »<sup>32</sup> Par la suite, les textes ne manqueront pas, où la constance du moi sera tenue pour assurée, même si la nature du rapport que celui-ci entretient avec les phénomènes d'en face reste un problème difficile à résoudre. Valéry note en 1936 :

Je ne savais comment exprimer (et ne le sais encore) la relation des données hétérogènes et incomparables et irréductibles qui nous peuplent les sens et l'esprit, et à l'incohérence *réelle* desquelles s'oppose le CONTRAIRE – le « Moi » – le Constant, le Producteur de suites et de continuités, l'Éternel, le Central.<sup>33</sup>

Mais le moi n'accède à la quasi divine pureté que dans le plus lointain recul – en un lieu limite où, devenu témoin transparent, il n'agit plus, et ne pense même plus. Quant au moi qui agit et qui pense, Valéry n'a jamais songé à en dénouer les liens avec le corps. Si le système est œuvre de pensée, il est donc menacé d'impureté, il subit le péril de la mouvance. La masse stellaire qui s'est détachée n'est pas exempte de la loi de gravité, la conscience qui s'excepte ne conquiert pas pour autant « l'Éternel ». Le *Faust* des dernières années de Valéry atteste la claire conscience des embûches de l'ironie romantique. À la revendication de fixité, les cahiers de 1900 opposent plus d'une fois l'objection ironique, qui s'autodétruit :

La chose la plus simple que je puisse dire de ma pensée, c'est qu'elle change. Changeante, elle se voit changer, c'est-à-dire qu'elle conduit à une contradiction continue dès qu'on veut en exprimer la véritable apparence.<sup>34</sup>

Le moi est une chose qui change et qui proclame incessamment son identité.<sup>35</sup>

L'esprit a horreur du vide – du discontinu – du spontané et il en est fait.<sup>36</sup>

*Dire* que la pensée est changeante, est-ce la preuve que l'on occupe, hors de ce changement, un lieu central? Nullement. C'est là encore penser, donc encore

32. « 1 », p. 95–96.

33. C, XIX, p. 271.

34. « Dicté à *Jeannie* », p. 40.

35. « 2 », p. 111.

36. « Mars 00 », p. 317.

changer. C'est admettre que la fixité elle-même est une fable: c'est d'un être changeant, et qui « tangué », que provient ce rêve d'un plein éveil. Aux heures souveraines du petit jour, les idées font irruption en ordre discontinu. À la fin de sa vie, Valéry notera: « 5<sup>h</sup> – Encore une fois, je suis chassé du sommeil par le diabolique fouet de vipères des idées [...]. Sans pitié, les étincelles et les cris des vérités de ces ennemis de la nuit m'attaquent et je ne veux pas ce que je veux. »<sup>37</sup> Des profondeurs du corps, des embruns de la nuit écourtée,<sup>38</sup> des souffles et des clameurs d'oiseaux que le monde produit à l'aube, l'esprit peut être pris à revers. (Teste, en fin de soirée, traversé par la douleur, anesthésié par la drogue, constatait la limite, abaissait sa garde, et s'abandonnait à l'indifférence: l'esprit souverain connaît aussi les « changements de phase »...) Mais Valéry ne se tient pas pour battu. Si la fixité est impossible, pourquoi l'esprit ne ferait-il pas, de l'un des moments discontinus auxquels il est voué, un instant suprême, où s'éclairent les ramifications du Tout? À Gide, le 25 octobre 1899, Valéry confie: « Quelquefois une folie me prend de vaincre le temps et de vouloir trouver en une seconde quelque chose de bien plus important que tout ce que j'eusse cherché pendant tout le jour, s'il eût été à moi. »<sup>39</sup> Un tel instant, dans sa brièveté et sa puissance, devient un refuge inexpugnable. C'est le système entier offert à l'intuition immédiate. Cette ambition d'une saisie simultanée, on l'a remarqué, vise le *totum simul* qui, selon la tradition théologique, caractérisait la modalité divine de la connaissance; elle ressemble aussi à ce que l'on a appelé, aux alentours de 1900, la vision panoramique des mourants. Valéry pense à Caligula, qui souhaitait que le peuple romain ne fût qu'une seule tête à trancher. « Je voudrais jouir de toutes mes pensées à la fois, dans le même instant. »<sup>40</sup>



« ...Si le jour eût été à moi »: Valéry déplore une dépossession forcée. L'instant souverain, par son intensité, compense les heures perdues. C'est un dernier recours contre l'adversité – la vie de bureau – qui rend la journée inutilisable. Dans le cahier « Eikones » (1899), le projet du système implique la mise à l'épreuve de toutes les pensées antécédentes, et il mobilise aussi une attention

37. C, XXVII, p. 112.

38. Cf. J.-B. Pontalis, « L'éveil du rêve », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 39, printemps 1989, p. 273-279.

39. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 361.

40. C, 1894-1914, t. II, p. 27 et note p. 335.



accrue au « temps de la journée » : c'était là un projet défensif, « pour *lutter* contre le présent »<sup>41</sup> :

Le présent étant autour de moi, comme visqueux, et mortifiant les mouvements de mon esprit, il faut me déterminer à une lutte aussi énergique que possible.

Il sera procédé à l'étude méthodique des idées antérieures, relatives à la psychologie, que j'ai déjà essayées : –

Et puis j'examinerai l'étendue du temps de la journée.

Le Jour restera pour Valéry un perpétuel problème – à la fois dans son existence personnelle, dans sa réflexion systématique, et dans son invention poétique. Qu'on relise, dans un cahier de 1910 (puis dans *Rhumbs*) l'aveu de « cette impuissance bizarre à laisser paisiblement une journée se perdre »<sup>42</sup>; ou dans *Mauvaises pensées*, l'important fragment intitulé « Heures », et qui se termine par une forte affirmation : « Le Jour et le Corps, deux grandes puissances... »<sup>43</sup> Comme si, dans la triade Corps-Esprit-Monde, le Jour était le Monde même, ou son premier délégué. On comprend que Valéry ait été ultra-sensible au démantèlement de son jour, tandis qu'il travaillait au Ministère de la Guerre : « Un très beau supplice que l'impossibilité objective de penser et par conséquent de travailler, car ici on travaille tout le jour, pendant sept mortelles heures de suite. »<sup>44</sup> La même note d'exaspération se répétera dans les lettres à Gide. Comment reconquérir un précieux morceau de nuit, un fragment de jour où la pensée se fût déployée ? « Souvent je me désespère un peu le matin en quittant le lieu et le moment où j'aurais bien travaillé ; et tous les soirs je regarde la journée d'où je viens de tomber pour rien [...] Je m'endors avec quelque chose de douloureux dans l'esprit, même si je me moque de moi en disant : 'Tout est égal'. Ou bien : 'Mais tu n'aurais rien fait.' »<sup>45</sup> En 1927, la célébrité venue, Valéry a tout lieu de se plaindre d'un pire morcellement : « J'étais cent fois plus libre à l'époque où je ne l'étais point. » Valéry compare les époques et fait le portrait de sa journée : « Je traversais l'avenue, je faisais mon office ; je la repassais, et me retrouvais tel que je m'étais quitté, entre mon cahier et ma pensée... Mais à présent, – tu ne me vois plus. C'est que je ne me vois plus moi-même. Je me lève entre cinq et six. Je trouve un amas confus de

41. *C, 1894-1914*, t. I, p. 311, et note 2, p. 477.

42. *Œ*, II, 600.

43. *Op. cit.*, 810.

44. *Correspondance Gide/Valéry*, p. 297.

45. *Op. cit.*, p. 361-362.

choses obligatoires, de niaiseries promises, exigibles, et je peine, sans en sortir contre ces œuvres d'ennui et de commandes... »<sup>46</sup> (Valéry prenait-il Gide pour confident de l'émiettement de ses journées parce que Gide avait lui-même, dans *Paludes*, utilisé le cadre formel des heures du jour, où glisse une vie qui n'en sait rien faire?)

On n'oubliera pas que la régulation du temps est l'une des raisons pour lesquelles, à plusieurs reprises – même si ce fut de loin – Valéry a déclaré son admiration pour l'Église: « Elle a créé des exercices – un horaire mental – – Le bréviaire est une idée admirable. La méditation à heure fixe. La journée bien divisée. La nuit non abandonnée. A compris la valeur du petit jour. »<sup>47</sup> Ces considérations, assurément, ne conduisent pas à la foi, mais saluent une règle (c'est-à-dire une méthode) et confirment une conviction que Valéry eut très tôt: que l'ordre et la forme du jour pourraient figurer parmi les *mobiles* légitimes d'une discursivité littéraire. Un singulier projet, dans l'un des premiers *Cahiers*, s'énonce en anglais: « Account of the day of a man ». <sup>48</sup> La « Nuit de travail », *Le Souper de Singapour* (malgré la pluralité des voix), et même *Agathe* (malgré l'indétermination de la durée) affrontent le même problème des transformations inscrites dans un schème séquentiel. <sup>49</sup> Composant *La Jeune Parque*, Valéry s'est astreint à suivre la « physionomie des heures successives » et surtout à imaginer une « psychophysiologie le long d'un jour ». <sup>50</sup> Il faut y ajouter la nuit: « ...Le sujet véritable du poème est la peinture d'une suite de substitutions psychologiques, et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit. » <sup>51</sup> Le projet sera repris pour construire *Alphabet*. Les *Cahiers*, en contrepoint, en définiront la possibilité et la finalité: Valéry écrit en 1943:

Pourquoi un « roman » ne serait-il pas le journal d'une journée de quelqu'un,

46. *Op. cit.*, p. 530.

47. *C*, XIX, p. 507.

48. *C*, 1894-1914, t. I, p. 281 et note p. 470.

49. Nicole Celeyrette-Pietri cite un passage du tome XXIII des *Cahiers* (p. 823-824), où Valéry pense au « Descartes » qu'il doit écrire: « On pourrait s'amuser à décrire une journée fictive de Descartes à Amsterdam ». Cf. *Valéry et le moi: des 'Cahiers' à l'œuvre*, Paris, 1979, p. 78. Le héros de la méthode, comment l'imaginer, sinon comme celui qui fait fructifier tous les instants, tous les accidents d'une journée complète. À un moment difficile de son existence, Valéry note son sentiment de malheur à travers un parcours d'horloge: « C'est une étrange chose que je ressente l'aube comme renoncement, le midi comme jugement, le soir comme sombre vérité, la nuit comme prophétie » (*C*, VIII, p. 496).

50. *C*, VI, p. 299.

51. *Œ*, I, 1613.

Ce serait cet enchaînement incohérent et pourtant enchaînement de substitutions de moments et phases bien différents qui constitue – mais pour un *certain regard – de temps à autre* – une journée de nous – qu'il faudrait *d'abord* étudier abstraitement. [...]

Mais le difficile et l'idéal de cette fabrication serait de représenter tout ceci en traits et notations particulières sans que le squelette abstrait de cette analyse apparût. Un squelette est invisible et présent.<sup>52</sup>

Comme s'il n'oubliait cependant pas son rêve de l'instant souverain, Valéry ajoute une singulière remarque sur l'équivalence du jour et de l'instant: « De plus – cette formule: *Un jour* (ou un mois) est *un instant*. »<sup>53</sup> Proposition inverse et symétrique de celle qu'on rencontre dès 1899-1900: « L'éclair, longue journée éclatante pour l'insecte »<sup>54</sup>...

La condensation du jour et de l'instant n'est qu'une hypothèse limite, qui fait disparaître l'opposition du moment et de la durée. Une autre conciliation de la durée et de l'instant est celle qui les ferait coexister et qui déploierait le jour naturel comme l'écrin, ou l'arche, ou la marche harmonique, d'où se détacherait l'instant suraigu. Dans un fragment dont Ned Bastet a souligné l'intérêt, une possibilité est exprimée à partir d'une comparaison musicale: « Comme l'acte rare et inexprimable qui tire de la corde [...] tendue, un son *toujours inouï* – tire aussi d'une *durée de vie*, une autre durée de vie [...] comme essence, résumé, total abrégé de toute l'expérience – comme la note la plus aiguë – acumen, apex. »<sup>55</sup> La journée, avec son « fond de vie organique », dira encore la note concernant *Alphabet*, accueille aussi bien « la scintillation des associations ». <sup>56</sup> La loi fondamentale est déclarée par la grande horloge céleste du temps apparent, entre l'aube et le soir. « Je suis enfermé dans la même enceinte que le soleil – enfermé avec lui. »<sup>57</sup>

Pour mener à chef la série des vingt-quatre poèmes en prose où se fût – où s'est effectivement – dévidé *l'Alphabet*, Valéry posait pour condition que les « enchaînements de moments et phases » eussent d'abord été étudiés abstraitement, pour être ensuite mis en oeuvre sans que cette abstraction fût visible.

52. C, XXVII, p. 364.

53. *Ibid.*

54. « I », p. 63.

55. C, XVI, p. 771. Cf. Ned Bastet, « L'expérience de la Borne et du Dépassement chez Valéry », *Cahiers Paul Valéry*, I, « Poétique et Poésie », Paris, 1975, p. 59-90.

56. C, XXVII, p. 364.

57. C, IV, p. 633.

Cela était déjà le cas dans *La Jeune Parque*, puis dans l'étréscellement du Crépuscule d'« Ode secrète », comme dans les circuits secrets qu'un seul vers, parfois, suffit à figurer :

Mes jours viennent la nuit me rendre des regards [...] <sup>58</sup>

Le rameur, contre le courant, navigue dans le même sens que la conscience d'Agathe, la dormeuse immobile :

Je remonte à la source où cesse même un nom [...] <sup>59</sup>

Ces poèmes, ces beaux vers *retraduisent*, dans l'inévitable impureté du langage, ce que tant d'analyses, tant de définitions formalisées, tant d'équations ébauchées, tant de « séries » mises en branle avaient tenté d'organiser en un système, selon les impératifs de la réduction abstraite. Le système, assurément, ne voulait rien omettre des composantes de la vie sensible : perceptions musculaires, fatigue, déformations des images, obscurités résiduelles, douleurs : tout cela aurait dû être saisi, traité, fixé dans une écriture insoupçonnable. De fait, le système n'a pas eu lieu, même si de très importants éléments, des « lois », des « principes » ont été clairement formulés. Seulement c'est en « langage-self » qu'ils ont été formulés, comme dans l'attente, ou dans le refus d'une formulation soumise au « public scientifique », en des termes plus conformes au code lexical en vigueur.

Le système non seulement n'a pas été mené à chef, mais il a connu ses variations terminologiques : nulle part on ne trouvera un sens définitif de l'opposition du « formel » et du « significatif », du « rationnel » et de l'« irrationnel » dans l'acception très particulière que Valéry a cherché à donner à ces termes. Et le moi n'a fait qu'entrevoir, comme la limite de son recul, le point où il eût pu dire : « Je m'appelle : *personne* ». <sup>60</sup> Toutefois, s'il n'a jamais réussi à briller de tous ses feux séparés, le système aura du moins constitué la réserve des formes mentales destinées à retourner dans la sphère « irrationnelle » du symbole. Cette retraduction dans la langue naturelle, rien ne la définit mieux qu'une note d'un cahier de 1928 : « Ce que j'ai fait – écrit – ce fut dans le langage commun exprimer ce que j'ai observé – puis traduit comme j'ai pu en

58. « Un feu distinct... » *Œ*, I, 81.

59. « Le rameur », *Œ*, I, 152-153.

60. *Œ*, II, 835.



PAUL VALÉRY

Cahiers 1894-1914

III

Le troisième volume de l'édition typographique intégrale des *Cahiers 1894-1914*, réalisé comme les précédents d'après les manuscrits originaux, révèle l'intéressante évolution de l'écriture valéryenne entre 1898 et 1900. Parallèlement au registre « *Tabulae meae Tentationum* », publié dans le tome II, Valéry poursuit un moment la rédaction du *Système*, cette méthode rigoureuse construite selon les besoins de son *Moi*, travaillant surtout ici à une étude de l'imagination qu'il nomme « *Géométrie des images* ». Mais bientôt une autre voie se dessine et s'affirme dans deux importants cahiers inédits de 1900 : celle d'une prose abstraite littéraire, souvent d'allure aphoristique, instituant le fragment comme mode d'expression privilégié d'une pensée impatiente et toujours en acte. A travers l'écriture brève et la forme sous-jacente du recueil, on voit à l'œuvre un esprit ouvert à tout ce que la connaissance de son époque pouvait lui apporter de démarches intellectuelles spécifiques. Valéry parle de métaphores en termes de logique, de libre association en termes de mathématiques, met en rapport les sensations et la physique, la théorie et le monde réel. On découvre à la fois l'élan d'une curiosité scientifique et logique, avide d'analogies éclairantes, et ce sens aigu de la modernité, cette sensibilité aux courants à venir de l'histoire intellectuelle qui font la force des *Cahiers*.

Comme dans les volumes précédents, quelques pages typiques du manuscrit original sont reproduites en fac-similé. On trouvera en outre un étonnant inédit de jeunesse, *l'Essai sur le Mortel*, ainsi qu'un index analytique couvrant les trois premiers tomes.



9 782070 714575



90-XI A 71457 ISBN 2-07-071457-8

295 FF tc